

## Semaine

Dimanche et des vapeurs embrument encore le sol  
La nuit souffle les heures et l'horizon s'y colle  
Un silence en peinture laisse passer un oiseau  
Un léger son murmure, le vent bouge, il est tôt  
Le blanc ciel assiégé de nuages paresseux  
Feint l'immobilité mais reste lumineux  
Qu'apportera ce jour ? Des bouquets de passants  
Des mots futiles et courts. Est-ce qu'il fera beau temps ?

Lundi, un tourbillon de pas qui accélèrent  
Aux pressés pantalons des passants courant d'air  
Au cortège d'autobus se faufilent des voitures  
Départ au terminus pour cinq longs jours d'usure  
Début de l'affrontement, qui donc sera vainqueur ?  
Le vainqueur, c'est le temps, le vaincu, le flâneur  
Trois cents cafés à l'heure, les usines s'enfument  
Et aux ordinateurs, le présent se consume

Mardi, on prend le rythme et puis on va dîner  
Parfois, seul, on s'invite, solitaire à jaser  
Et quand tout va bon train, on s'étire dans la pause  
On songe qu'en ne faisant rien, on sert à quelque chose  
Puis retard pour l'avance prévue au lendemain  
Qu'est-ce que le mot vacances ? Et ça se vend combien ?  
Le repos est un film qu'on loue pour s'endormir  
On rêve de la cuisine qu'on rénove en délire

Mercredi, ça s'étire sur un tapis roulant  
Qui roule à sens inverse, on recule vers devant  
C'est l'été quand il pleut, l'automne sans les enfants  
C'est l'hiver de l'envieux qui lorgne le printemps  
Juste là, au milieu, entre le blanc le noir  
L'avide et l'ennuyeux, le bonjour, le bonsoir  
On rugit en finesse conforme à l'étalage  
On dompte ses ivresses en fleurissant sa cage

Jeudi, ça sent l'argent dépensé y a deux mois  
Encore trente-six paiements, le crédit prend du poids  
Les arguments bancaires justifient l'évidence  
Des heures supplémentaires pour calmer les dépenses

Et les rivaux pompeux aux plus belles voitures  
Déjà rentrent chez eux et soudain l'air est pur  
On respire en pensant que d'ici vingt-cinq ans  
On aura l'or précieux, de l'or à soi, du temps

Vendredi, du courage, on touche bientôt la rive  
On voit déjà les plages où le repos ravive  
Qui peut se coucher tard, qui peut se lever tard  
Au paradis béni qu'on voudrait pour la vie  
Encore quelques quarts d'heure éternels séparent  
L'anicroche du bonheur, l'allégresse du cafard  
C'est enfin le Pérou quand l'horloge capitule  
Le rituel de la broue que la soif décapsule

Samedi, au ralenti, on dessille ses paupières  
Et puis c'est reparti, les tâches familières  
Peinturer la galerie, reflleurir le parterre  
Amuser les petits, visiter la belle-mère  
Semaine, course folle, la vie se consume  
Jusqu'à ce que l'âme décolle dans les vapeurs de brume  
Est-il au paradis sur le temps la revanche  
L'éternel répit d'un infini dimanche